

Un « libérateur » dans un camp de concentration : Sydney Chouraqui à Landsberg.

(Revue d'Histoire de la Shoah – Sept-oct 1996)



Sidney Chouraqui (à gauche sur la photo) à la libération du camp de Dachau - Landsberg.

Avertissement

Le récit que l'on va lire est essentiellement la mise en forme de notes détaillées prises, il y a cinquante ans environ, dans mon « Journal de guerre ». Je ne les avais pas relues depuis lors, ayant comme beaucoup de combattants et de déportés, consciemment ou inconsciemment, refoulé souvenirs douloureux ou horribles, pour « vivre » tout simplement mais intensément.

Atteint cependant du « virus du cinquantenaire », j'ai exhumé mon « journal », souvent surpris voire stupéfait de ce que j'y lisais et que j'avais englouti dans l'oubli salvateur.

En ce qui concerne le camp de concentration de Landsberg (près de Dachau), étant à la 2^e DB, j'y suis passé rapidement, une première fois avant le 8 mai 1945, et une seconde fois, mais pendant plusieurs jours, à notre retour du « nid d'aigle » d'Hitler à Berchtesgaden où j'eus la

délectation de fêter, le jour même, la « capitulation sans conditions » de l'Allemagne.

Je n'ai rédigé mes notes que la seconde fois, car nous n'avions pas alors le temps d'écrire, mais elles englobaient mes impressions ressenties lors des deux « passages ».

Mon témoignage risque de choquer à certains égards, et j'en demande pardon par avance, mais du moins est-il vrai à mon échelle de combattant sur le terrain. C'est dire que la perspective globale me manquait ; et que, par exemple, je croyais avoir libéré « LE » camp de concentration de Landsberg, alors que j'ai appris depuis lors qu'il y avait...

Onze camps de Landsberg-Kaufering, dits également « camps juifs » ou « crématoires froids » parce qu'on y exterminait les Juifs, non pas dans des chambres à gaz, mais en les écrasant de travail forcé (1 et 2).

De même, j'ai peu apprécié à l'époque la manière dont l'administration, mise en place par les Américains (pour lesquels j'avais pourtant sympathie et reconnaissance), traitait les malheureux internés et paraissait ménager un peu trop ceux que nous n'appelions que « les boches ». Depuis lors, j'ai appris tous les efforts que, globalement, ils avaient fait pour aider les premiers et châtier les seconds, obligeant notamment la population de Landsberg à venir voir elle-même les désastreux effets du régime nazi et établissant dans cette ville la principale prison où furent détenus, et en grande partie exécutés, les criminels de guerre.

Mon témoignage doit donc être pris dans son contexte de fin de guerre et de découverte terrifiante de l'univers concentrationnaire pour quelqu'un qui avait eu la chance de ne pas l'avoir subi.

Découverte du camp

J'étais donc à la 2^e Division Blindée avec Leclerc lorsque, juste avant la fin des hostilités, c'est tout à fait par hasard que j'ai fait cette découverte de l'horreur.

L'horreur, pas immédiatement, il est vrai. C'est en « libérateurs » et même en « premiers libérateurs » que nous avons été accueillis d'avoir par des internés français, qui étaient le plus près de l'entrée du camp, qui ne paraissaient pas en trop mauvais état, et qui évidemment étaient stupéfaits et « fous de joie » de voir des soldats français à la psychologie et à l'allure de vainqueurs, stupéfaction et joie que nous partagions en découvrant nos compatriotes.

L'un des internés s'écria alors : « Si vous étiez arrivés à midi au lieu de 9h, nous serions tous morts. »

Comme nous leur demandions s'ils étaient seuls dans ce camp, ils nous indiquèrent que celui-ci était immense et qu'il y avait notamment un « camp des Juifs » mais en nous mettant en garde contre toute visite de celui-ci, en invoquant notamment le typhus. Nous y sommes allés ; et le peu que nous y avons vu nous a atterrés, l'état misérable, à tous points de vue des Juifs, contrastant nettement avec l'état de la plupart des internés français. Nous devions apprendre par la suite que parmi ceux-ci, il y avait peu de déportés mais beaucoup de prisonniers de guerre, de prisonniers politiques (communistes) et surtout de volontaires pour l'Allemagne (y compris des prostituées venues de leur plein gré, puis « requises » pour faire leur « travail »).

C'est surtout la deuxième fois que nous voyons des choses stupéfiantes et révoltantes. Tout d'abord, et alors que la « reddition sans conditions » de l'Allemagne a déjà été faite, et qu'après notre premier passage une organisation américaine a été mise en place dans le camp, nous constatons que ce sont toujours des Allemands, certains encore en uniforme, qui encadrent les internés.

Quant à ceux-ci, je note « qu'ils demandent quand ils partiront de ce camp, mais ne manifestent aucune impatience, aucune révolte ; ils paraissent matés, résignés », et acceptent même volontiers que ces Allemands, symbole de leur esclavage et de leur misère, leur donnent des ordres et fassent régner la discipline. Nous voici à présent dans une sorte d'infirmierie sommaire, où nous voyons une dizaine de femmes « très marquées, décharnées », et « une longue queue de malades, couverts de plaies, têtes rasées, hagards, abrutis, sordides », attendant longuement leur tour avec une patience et une résignation stupéfiantes.

Je remarque « une espèce de cadavre en linceul blanc, aux jambes d'enfant et à la tête de vieillard, à qui il reste tout de même un souffle de vie, et à côté de qui est une infirmière allemande bien en chair, bien fardée. Quel contraste ! Quelle indécence !

Comme nous constatons que la propreté est loin de régner, un médecin et des infirmiers français nous apprennent que tout est sale parce que « les Américains n'ont pas réussi à faire venir de l'eau ici » (alors que la rivière est à peine à 200 m).

Ils nous confirment aussi qu'il n'y a pas assez de nourriture suffisante ni assez de médicaments pour les internés, mais semblent résignés à cette situation.

Je leur fais remarquer qu'ils pourraient tout de même s'adresser à notre Division ou même mettre « à contribution les Allemands, en réquisitionnant, car la population ici nous a paru très prospère et nous n'avons vu partout qu'abondance (beurre, lard, etc...).

L'horreur

Après l'infirmerie, nous nous rendons, malgré les « recommandations » de certains internés français, au camp des Juifs.

Je note que plus d'une fois, nous sommes choqués de sentir à l'égard de ceux-ci un mépris ou même une hostilité, là où nous pensions que le terrible sort commun aurait dû rapprocher et solidariser les victimes ; la propagande antijuive nazie et pétainiste est à l'évidence passée par là (sans doute surtout du fait des volontaires pour l'Allemagne). Pourtant, c'est avec les Juifs que nous prenons véritablement conscience de la misère, de la dégradation et de l'horreur.

Certes, nous savions, dès avant la guerre, qu'il y avait des camps de concentration, qu'Hitler avait fait ouvrir pour y jeter ses opposants. Certes aussi, la première fois, nous avons déjà entrevu l'horreur. Mais c'est avec un véritable effroi, mêlé de rage, que nous avons découvert ces survivants décharnés, hallucinés, égarés, dont il ne restait d'humanité mais parfois aussi d'animalité troublante, que dans le regard, dans ces yeux insoutenables, démesurés, et qui n'ont pas cessé de me hanter depuis longtemps. (Et puis cette « odeur de pourriture, d'ordures, d'excréments » !).

Ces Juifs, encore apeurés, incrédules quand nous leur disons que nous sommes plusieurs Juifs (des Juifs vainqueurs ?) ; et enfin petit à petit rassurés.

Et alors, ce sont les récits du martyr qu'ils ont subi : voici le premier rescapé d'Auschwitz que je rencontre, en lisant avec stupéfaction sur son avant-bras : « A.5338 ». Sa femme et sa fille ont été brûlées dans un four crématoire. Fou de douleur, il a demandé à y passer aussi. On lui a répondu que...son numéro n'était pas encore arrivé car on n'en était qu'au numéro 4 500. Avec d'autres déportés d'Auschwitz (transférés avec lui à Buchenwald, à Allach et enfin d'ici), ils nous décrivent les supplices subis notamment par les Juifs :

- Les chambres à gaz et fours crématoires : puis, quand ceux-ci n'ont pas suffi, du fait de la progression trop rapide des Alliés, les trous creusés, par des Ukrainiens où l'on précipitait des Juifs vivants, les arrosait d'essence et les brûlait vifs.
- La machine à casser les reins.
- La torture des pieds nus pendant vingt-quatre heures dans le sel
- La pendaison par un bras, tandis que les SS tapaient avec des bouteilles sur la tête.

Etrangeté des réactions

Nous voilà à présent avec des femmes, qui nous racontent leurs misères, du moins celles qui ont la force et la volonté de nous parler. Elles évoquent la dureté et la cruauté des femmes SS. « Plus féroces que les hommes », les sévices sexuels, les expériences médicales... Et je note : « Ces femmes ont été séparées de leurs enfants, ou les ont vus jeter dans des fours crématoires ; elles ne savent pas où est leur famille, leur mari, elles ne se lamentent pas ; elles ne se plaignent pas : elles n'ont pas une larme ; elles racontent. »

Maintenant c'est une jeune fille et sa mère hongroises, miraculeusement non séparées qui, autre miracle, sourient sans arrêt et même rient en nous racontant comment, au moment où les libérateurs approchaient, on les avait fait marcher sans cesse, de nuit, de camp en camp et comment, alors que les SS les avaient enfin embarquées dans un train, celui-ci avait été arrêté, à leur grande joie, par les Américains (elles rient). Je demande si elles se sont vengées alors des SS ; et après beaucoup

d'hésitation, elles disent qu'elles les ont ... « insultés » et que certains même les ont « frappés » ... et c'est tout.

Je m'écrie : « Quoi ! Vous aviez vos bourreaux de cinq ans, vous aviez vos libérateurs armés ; vous aviez sous la main ces tortionnaires, et vous ne les avez pas étripés, aveuglés, tués ou fait tuer ! ».

« Heu...oh non ! On était tellement heureuses, joyeuses, avec cette libération. »

Elles n'osent imaginer qu'elles auraient pu se venger ou plutôt exercer sur eux la justice implacable qu'ils méritaient.

Et je note : « Ces femmes, une fois de plus ont eu peur, peur des SS qui les avaient matées à jamais. »

Même absence de réaction chez cet homme qui se trouve dans un pavillon, appelé étrangement « les cloches » et qui nous dit que : « Ce sont les boches qui fument du matin au soir et ont de belles tablettes de chocolat, soustraites des envois de la Croix-Rouge pour les détenus ». Et sur ma question concernant l'absence de réaction des internés, je note : « Hésitation...oh oui c'est malheureux : je crois que nous avons encore peur des boches. »

Ces « boches », ces Allemands, nous ne cessons de les rencontrer aussi à l'aller au camp et au retour ; et également à la baignade où je note : « Ils sont bien en chair, gais, bien habillés, explosant de joie de vivre. »

Pour nous qui venons « de gagner la guerre », le contraste entre ces « vaincus », profitant pleinement d'une région prospère et pratiquement épargnée par les horreurs de la guerre, et les « libérés » du camp des « vainqueurs », mais malheureux, faméliques, croupissant dans la misère, la pénurie, la pourriture et la maladie mal soignée, est de plus en plus insupportable.

Je sens qu'il faut vraiment les aider.

Notre modeste aide

Je décide de ravitailler au moins les internés en vêtements, nourriture et médicaments. J'ai tout d'abord une entrevue, par moments orageuse, avec l'adjoint du Commandement américain du camp. Celui-ci nous dit qu'il manque de tout, accepte que nous l'aidions ; refuse, « par moralité » (sic), de se servir chez les Allemands, même par voie de réquisition. Je lui dis : « La véritable moralité consiste-t-elle à continuer à laisser souffrir des gens qui ont souffert depuis cinq ans, qui sont malades, malheureux et innocents ; ou bien à priver de leur superflu des gens qui ont été du camp des oppresseurs ? »

Ma décision est prise : je vais d'abord procéder à une collecte auprès des militaires de tous les grades de notre Unité. Et je constate avec satisfaction que ceux-ci donnent, donnent tout ce qu'ils ont. Après quoi, ils vont « solliciter » les habitants pour obtenir ce que nous souhaitons, tandis que je vais, avec un de mes soldats parlant allemand, chez le *bourgmestre* qui nous affirme tout d'abord catégoriquement être anti-naze et (sur mon interpellation) « solidaire » des détenus ; et à qui je demande que lui et ses administrés manifestent concrètement cette solidarité.

Effectivement beaucoup de choses sont recueillies.

D'ailleurs un Grec, qui avait vu 48 membres de sa famille assassinés, m'avait déjà dit qu'une femme allemande lui avait proposé de l'aider, et lui avait déclaré : « Nous avons honte du régime que vous avez subi, et avec quelques femmes allemandes nous voulons réparer cela. »

C'est heureux et « fier » que je vais faire ma distribution de tout ce qui nous avait été offert ou que nous avions acheté, en commençant par l'hôpital, les Français, puis malgré les réticences ou mêmes les oppositions renouvelées (hélas) de certains de ceux-ci, les Juifs.

C'est dans cet hôpital que je rencontre, le 17 mai, un déporté juif français, qui est le seul dont j'inscrive le nom dans mon carnet, et pour lequel j'écris : « Vu le jeune Baron, vraiment cachectique, qui a 19 ans et à qui je donnerais 12 ou 13 ans. Il est en train de rédiger son journal ; il accepte de bonne grâce de se faire photographier. »

Si j'en parle à présent, c'est parce qu'à l'évidence ce garçon a attiré particulièrement mon attention, mais c'est aussi parce que ce « jeune Baron » (Charles Baron, que les lecteurs du « *Monde Juif* » connaissent bien), pesant 22 kilos, mesurant 1 m 60, je l'ai retrouvé chez lui, à Paris, avec sa famille, cinquante ans plus tard ce 29 janvier 1995, après que, de déduction en déduction, je sois arrivé jusqu'à lui.

Ce même 17 mai 1945, nous faisons une visite difficile, encore déconseillée par certains Français, du « camp des Russes » (« des brutes, des vandales, des salauds ») ; camp entouré de barbelés où nous trouvons des déportés ukrainiens et des prisonniers russes, avec lesquels, le premier réflexe de méfiance et de froideur passé, nous sympathisons, car « ils admirent De Gaulle...comme Staline » (sic), parce que, disent-ils, la propagande nazie les attaquait tous deux également.

Au retour dans notre cantonnement, nous apprenons que toute la journée il y a eu un apport massif de vêtements et nourriture de la part des civils allemands, qui ont demandé à inscrire leurs noms sur une liste.

Le lendemain, encore des difficultés, plus ou moins racistes, lorsque je veux en faire la répartition ; et je note que je suis obligé de dire à un infirmier français (qui s'étonne qu'on donne « aux autres ») que « la charité ne demande pas d'acte de naissance à la souffrance ».

Le 21 mai, nouvelle visite à l'hôpital de Landsberg : même tableau, même réaction de notre part, même irritation de voir les internés encadrés, commandés et parfois volés par des gardiens allemands.

Un grec nous raconte alors une nouvelle horreur : « des SS qui obligeaient des femmes juives à se mettre devant eux, jambes écartées, et qui faisaient des concours de tir sur leur vagin » (sic).

Le départ

Nous ne le savions pas, mais c'était notre dernière visite au camp de Landsberg. Le lendemain je plaidais devant le Conseil de guerre et n'ai pu aller voir « mes » internés.

Le surlendemain, 23 mai, nous partions pour rentrer en France.

Nous devions apprendre par la suite qu'en réalité, c'était les Américains qui exigeaient notre départ « dare dare » d'Allemagne parce qu'ils n'avaient pas admis que nous arrivions à Berchtesgaden avant eux... Je dois souligner à cet égard que pendant notre séjour il y avait eu de nombreux incidents avec les Américains, et que j'ai noté ma contrariété de constater que les civils allemands se réjouissaient de ces affrontements, en profitaient ou les provoquaient.

Cela ne faisait qu'ajouter à mon malaise et à mon trouble. Ceux-ci étaient d'origines et de causes multiples. Il y avait tout d'abord et avant tout bien sûr la rencontre de l'horreur ; mais il y avait aussi la déception devant l'absence de solidarité entre internés, dont certains manifestaient un racisme ou un nationalisme exacerbé. Il y avait encore ce sort malheureux réservé, après la libération, à des

déportés encadrés ou surveillés par leurs anciens gardiens encore dominateurs et avec une administration américaine, sans doute pleine de bonne volonté, mais à l'évidence non préparée à une pareille tâche et qui les considérait, consciemment ou inconsciemment, comme des fardeaux.

Mon malaise tenait aussi au problème de notre comportement à l'égard des « vaincus », à l'égard de la population. Devant l'évidente bonne santé, l'évident bien-être, l'apparente joie de vivre des Allemands (du moins ceux que j'ai vu), contrastant si violemment avec la misère physiologique et morale des internés, certains de nos camarades réagissaient parfois vivement ou violemment, estimant qu'ils ne faisaient que « faire justice » (voir infra). Je m'en sentais incapable et l'on m'appelait ironiquement « Monsieur le respectueux de la personne humaine ».

C'était vrai, et cela m'a posé problème, comme sans doute à beaucoup d'autres camarades, pendant tout mon pénible séjour en Allemagne.

Je croyais y venir plein de haine et d'esprit de vengeance. Mais une fois arrivé ici, en face d'êtres humains, mes réflexes naturels, mon éducation toute de compréhension et de tolérance, sans doute aussi ma courte expérience d'avocat, mon idéal, les valeurs pour lesquelles j'avais toujours combattu, celles qui m'avaient poussé à m'engager volontairement dans la Résistance, puis dans les Forces Françaises Libres, me paralysaient.

Hélas ! Je me sentais incapable de haine, et encore moins de vengeance aveugle à l'encontre de n'importe quel être humain au motif qu'il était allemand, donc « ennemi ».

« Qui me dit que celui-ci est vraiment coupable ? Qui me dit que lui aussi n'a pas été victime du régime nazi ? Comment, puis-je, moi qui suis armé, attaquer un être sans défense ? »

Et non seulement, j'étais paralysé, mais quand je voyais un autre Français ou Américain battre ou voler, je réagissais très fort, parfois physiquement. Mais sans être sûr d'avoir raison.

Des camarades, qui n'avaient rien de « brutes », contestaient ma position : et ne manquaient pas d'arguments pour évoquer la responsabilité collective du peuple allemand, qui avait mis Hitler au pouvoir et s'en était fort bien accommodé ; ils évoquaient les déportations, les souffrances, les brimades, les viols, les pillages que nous avons subis personnellement ou dans nos propres familles ou chez des amis, ou que la France avait subis (exemple, le massacre d'Oradour-sur-Glane, où un de nos hommes avait eu sa famille entièrement brûlée.

Ils faisaient valoir que ce n'était tout de même pas Hitler personnellement qui avait fait cela, mais des Allemands, souvent pleins de zèle et d'imagination sadiques. Ils faisaient valoir enfin la thèse selon laquelle, si l'Allemagne avait été occupée, et occupée rudement, en 1919, elle n'aurait pas eu envie de refaire la guerre vingt ans plus tard.

Je n'étais pas insensible à ces arguments ; et j'étais très malheureux d'être ainsi partagé, de ne pas être sûr d'avoir le comportement qui convenait. Cette situation et les problèmes moraux quotidiens qu'elle me posait, étaient tels que c'est avec un soulagement indicible que, le 25 mai 1945, j'ai repassé la frontière.

Aix-en-Provence, janvier 1996.

1. Charles Baron : « Landsberg – Kaufering – les camps juifs de Dachau in *Le Monde juif* n°154, mai 1995.
2. Strassas, Posset, Deiler : « Un kommando de Dachau : Kauferin » in : *La déportation et le système concentrationnaire nazi*, BDIC, 1995.